



HAL
open science

Voyages à Madagascar, le conte colonial de François de Mahy (1883-1891)

Yvan Combeau

► To cite this version:

Yvan Combeau. Voyages à Madagascar, le conte colonial de François de Mahy (1883-1891). *Revue historique des Mascareignes*, 2004, Voyage à Madagascar de la découverte à l'aventure intellectuelle, 05, pp.235-243. <hal-03454021>

HAL Id: hal-03454021

<https://univ-reunion.hal.science/hal-03454021v1>

Submitted on 29 Nov 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

Voyages à Madagascar : le conte colonial de François de Mahy (1883-1891)

Yvan Combeau
Université de La Réunion

La présente communication s'inscrit dans une série d'articles consacrés à l'étude des relations entre Madagascar et La Réunion ; itinéraires croisés de l'histoire des deux îles au XIX^e et XX^e siècle^[1].

En évoquant ici le regard de François de Mahy, je reviens sur ce temps de la colonisation où La Réunion ambitionne de devenir « colonie colonisatrice ».

Le texte de François de Mahy, publié en 1891, se compose d'une série de 22 lettres (souvent appelée « ses causeries du soir ») étalé du 18 octobre au 16 novembre 1885. Dormant très peu, De Mahy s'impose avec discipline l'écriture très régulière de ces lettres jusqu'à tard dans la nuit.

J'aborde ces textes comme un ensemble documentaire^[2] sur une des branches du colonialisme français face à Madagascar dans les premières années de la décennie 1880. Ces lettres révèlent un récit-regard^[3], un conte colonial^[4], sur Madagascar qui illustre avec justesse, avant la phase de l'annexion (1896), la construction de cette ambition « bourbonnaise », de cette aventure intellectuelle, aventure coloniale, aventure de « mystique coloniale » qui couvre tout le XIX^e siècle depuis la fin des guerres napoléoniennes^[5]. Ce voyage autour de la Grande Île, voyage d'étude politique et diplomatique, est d'ailleurs dominé par la question militaire, et l'esprit de conquête.

[1] Se reporter au récent ouvrage *La Réunion-Madagascar* (dir. Y. Combeau), Sedes-PUF, 2003. Voir les actes du Colloque Regards sur l'Afrique et l'océan Indien (à paraître en juin 2004).

[2] Rappelons les travaux de Joëlle Hedo et Claude Bavoux sur ce texte

[3] Regard qui n'est pas celui de La Réunion mais celui de l'élite républicaine et coloniale au cours de ces quatre semaines autour Madagascar

[4] En utilisant l'expression de conte nous ne prétendons pas étudier la construction de ce type de récit tel que l'analyse admirablement Vladimir Propp *Morphologie du conte* (ouvrage de 1927). Le lecteur peut cependant bien distinguer et reconnaître des éléments structurants de la pensée du député : héros, adversaires, auxiliaires, méfaits initiaux (des Britanniques), quête d'une réparation (par la France), multiplication des épreuves (guerrières) pour parvenir au succès (1896).

[5] Pour une compréhension du contexte et de l'esprit colonial, le lecteur retrouve une bonne synthèse dans le R. P. Malzac, *Histoire du Royaume Hova depuis ses origines jusqu'à sa fin*, Tananarive, Imprimerie Catholique, 1930.

À MADAGASCAR PENSANT AU PALAIS BOURBON...

Fixons quelques éléments biographiques à propos de l'auteur^[6]. François de Mahy a 55 ans quand il entame ce voyage. Ce notable, médecin, représentant de la bourgeoisie libérale de Saint-Pierre, entre dans la vie politique à la fin du Second Empire. Lors de la rupture de septembre 1870, il est, avec Alexandre de Laserve, candidat républicain aux premières élections législatives (novembre 1870). Elu à l'Assemblée de Versailles, il se range dans le camp des républicains de gouvernement. Il commence une longue carrière d'édile.

Pendant près de 35 années, il se veut le chef de file des élus de la colonie Réunion. Il cherche constamment à installer la question coloniale au sein du débat parlementaire. Tout au long de sa députation, il tente d'obtenir « *la totale assimilation donnant aux Créoles Réunionnais les droits et les devoirs des citoyens français* ».

Dans son itinéraire de parlementaire, il occupe la fonction de vice-président de la Chambre des députés. En 1882, il est nommé ministre de l'Agriculture dans le ministère. En 1883, il est chargé par intérim sur une très courte période (29 janvier – 21 février) du poste de ministre de la Marine et des Colonies. Il saisit cette opportunité^[7] pour faire approuver l'envoi d'une expédition militaire commandée par l'amiral Pierre sur Madagascar. Commence, en mai 1883, un long conflit qui aboutit au traité de protectorat de décembre 1885.

Entre octobre et novembre 1885, le voyage de François de Mahy est avant tout une tournée de contrôle des positions et des possessions françaises (« tournée des popotes »). Au lendemain des élections législatives de 1885, qu'il vient de remporter (cinquième élection), il entend, avant de regagner la Chambre des députés, rester en contact et consolider le dossier de la conquête française^[8].

Cette navigation circulaire le conduit à partir de Tamatave : Tamatave - Ste Marie - Vohémar - Diego-Suarez - Nosy Bé - Majunga - Tulear^[9].

Six ans après ce périple, en 1891, l'ancien ministre de la Marine et des Colonies (1883) publie le recueil des lettres qu'il a adressées à sa famille (lettres à ses bien aimées, femme et filles) au cours de ce voyage « autour » de Madagascar. Écrits au fil des étapes, ces textes forment « *un plaidoyer pro domo en faveur de la colonisation de la Grande Île* ». François de Mahy, le libre penseur, l'anti clérical, le franc-maçon, reçoit dans son combat le soutien de ses amis républicains modérés, mais aussi l'appui des conservateurs et des missions catholiques^[10]. L'avant-propos de l'ouvrage lui permet de justifier cette édition d'échanges épistolaires privés comme la volonté de porter l'attention du public sur « *certaines questions coloniales, celles de Madagascar notamment* » et d'ajouter « *si ce livre fait naître chez quelques personnes le goût des choses coloniales, l'ambition de l'auteur sera satisfaite* ». Ces lettres sont avant tout le récit de journées entre le port et les positions françaises :

[6] Voir pour une bonne connaissance de ce parlementaire de La Réunion les travaux de Joëlle Hedo.

[7] Ce qui deviendrait aujourd'hui selon une expression journalistique « une fenêtre de tir » dans la politique extérieure.

[8] La thématique de cette colonie colonisatrice a été évoquée lors du séminaire « Histoire et Politique : La Réunion sous la troisième République » organisé en avril 2003 à l'université de La Réunion. Les communications seront publiées dans la Bibliothèque Universitaire Francophone en septembre 2004.

[9] Le retour est d'ailleurs accéléré pour des raisons médicales (les problèmes de santé de Dureau).

[10] Voir en 1895, le livre de Colin et Suau sur *Madagascar et la mission catholique* paru chez Sanard et Derangeon, rue St Jacques, en 1895.

moments de navigation sur **La Naïade**, superbe frégate à 20 canons, et **Le Bisson**, aviso de première classe qui « *marche assez bien quand le temps est beau, mais c'est le plus rude rouleur de toute la division navale* ».

Ce parcours des députés, ces rencontres, ces visites en brousse, ces promenades sur les ports, ces dîners (nombreux) dans les petites villes ou sur les frégates mériteraient une belle adaptation cinématographique : images et regards coloniaux de la France à la fin du XIX^e siècle.

REGARDS ET FRONTIÈRES

J'entends par regard, ce mouvement de l'esprit qui porte attention, et plus justement ici inspection, contrôle, vigilance (car François de Mahy a bien l'œil sur la Grande Île).

Étudier ce regard implique aussi le fait de prendre en compte la disposition d'esprit de l'observateur, du ministre-voyageur (Et comment ne pas percevoir aussi que François de Mahy entend bien se mêler de ce qui le regarde).

Regards et aventures d'un politique, qui ne laisse que peu de place aux peuples malgaches. Pour le député de La Réunion, il ne peut être question que d'une annexion totale de l'île continent : colonisation dont les Réunionnais seraient « le fer de lance » et les premiers bénéficiaires^[1].

« Pour François de Mahy, il importe certes que les Hovas soient l'ennemi aidé de la perfide Albion et que les Sakalava ou les Vezo soient les amis de la France. Le peuple malgache ne compte guère dans ce texte. Il est nié dans sa culture, son histoire, dans sa religion et dans son existence même ». L'ancien ministre exprime ainsi l'esprit de l'aventure coloniale.

« Quel parti notre cher pays de France pourra tirer d'un sol pareil et d'une population aussi maniable, dès que notre pauvre gouvernement saura avoir une politique coloniale ! »

Dans cette réflexion centrée sur les regards, un mot nous accompagne pour définir les situations, les enjeux, les comportements : la frontière.

Ce mot s'est imposé dans notre travail comme un élément structurant dans les regards sur une colonisation où l'espace et l'idéologie sont si souvent sollicités dans l'écriture du texte historique.

Frontière ? physique et mentale, elle fixe un bornage terrestre, mais aussi un horizon humain jouant ainsi autant sur la réalité des limites d'un port (Tamatave) que sur les conceptions politiques et sociales : elle sous-tend les limites d'une souveraineté et d'un imaginaire, d'une représentation du monde et de ses relations... Frontières aussi, et bien évidemment dans le cas de François de Mahy, de la conquête (1883-1885) et des espaces dominés, et leur nomination (colonie, outre mer, département, grande France, France des terres australes) De Mahy, comme les administrateurs coloniaux, n'a jamais manqué de vocabulaire pour opérer ces distinctions au sein de l'empire rêvé.

[1] Lucile Rabearimanana a étudié cette « petite colonisation » et nous renvoyons à son texte dans *La Réunion-Madagascar*, op. cit.

UN VOYAGE SUR LES MARGES FRANÇAISES

La frontière est omniprésente dans les descriptions des espaces contrôlés par la France. François de Mahy demeure toujours sur les côtes. Son bateau reste au port, il se maintient véritablement à l'écart du pays, en marge des positions conquises par l'Amiral Pierre entre 1883 et 1885. Les peintures de ses nombreuses promenades le long de la plage illustrent cette posture française sur « *les bords du tas de sable* ».

« La sécurité est parfaite à Tamatave, et l'on peut y dormir portes ouvertes. Cela n'empêche pas que l'on soit bloqué par les Hovas du côté de la terre... »

Le regard de François de Mahy vient se poser dans un contexte politique et militaire des années 1883-1885, qui impose la frontière du front (très morcelé) des combats entre le gouvernement Hova et les forces françaises. Quand il réalise ce voyage, la France n'a conquis qu'une bande de terre, elle reste sur les franges, le littoral et quelques ports. Et ce sont précisément ces ports, que De Mahy magnifie comme les symboles de la présence française, de la première étape d'un plus ample projet de conquêtes.

Le port est toujours la première installation de La France, et plus justement dans l'esprit du député, de La Réunion (Bourbon, les volontaires créoles, l'ambition coloniale de l'élite républicaine...) à Madagascar. Une large place est accordée à la vision de ces arrivées du bateau devant ces rades, ces baies, ces embouchures de fleuve ; moments d'émotions, d'émotions françaises parce que F. de Mahy les voit comme des entrées sur la Grande Ile, entrée des troupes coloniales et début des percées militaires. Le conte retrouve des pièces du puzzle morphologique (héros, adversaires, intrigues et pièges surmontés par la puissance patriotique...).

« Enfin ! nous l'avons abordée cette terre de Madagascar, objet de nos patriotiques convoitises ! terre française que les rivaux de la France ont essayé de nous ravir et que la fortune de notre patrie a sauvée, malgré les intrigues de nos ennemis et malgré la sottise de quelques mauvais Français ».

Ces petites bandes de terre le long de la côte forment ces « *marches françaises, réunionnaises* » installées comme des « *provinces frontières* », De Mahy prend le temps de les visiter et de les décrire à sa famille comme des premiers districts militaires établis, « *comme des avant-postes, avec ses lignes, épaulements, palissades, ses positions défendues par un petit corps de volontaires commandés par un soldat venu de St Pierre* »^[12].

OBSESSION DE LA TRAHISON

Ce qu'il découvre le conforte dans son dessein malgache et suscite plus encore sa colère contre les freins et les obstacles politiques français à sa visée coloniale. L'appétit de conquêtes, justifié par l'importance de cette domination et l'engagement des volontaires, est contrarié par les trahisons anglaises et les « coupables » oppositions françaises (« *Ah ! Nos tristes hommes d'État* »). Après sa visite des blessés des combats de Farafate, il écrit, débutant sa phrase par un « *Ah* » exclamatif comme à tribune de la Chambre des députés :

[12] P. 67-68, la pagination dans les notes renvoie à la publication du texte chez Océan Édition.

« Ah ! ceux qui travaillent à rendre stériles les sacrifices de la France à Madagascar sont bien coupables ! nos méthodistes, nos faibles ministres, nos politiques légers ont fait et continuent à faire beaucoup de mal »^[13].

À Tamatave, depuis ces maigres fortifications, De Mahy envisage l'attaque sur Farafate contre les territoires Hovas et la domination anglaise. Les canons du fort sont en mesure d'atteindre les campements ennemis.

De Mahy ne cesse de rappeler à ses lectrices que « nous avons là une position très forte avec de braves chefs, de vaillants volontaires » dévoués à la cause française de Madagascar ; ce sont « de vrais patriotes, des organisateurs, des administrateurs de première force » et face à cette force nationale se trame le complot de « ces Français qui osent dire comme certains hommes politiques à la tribune du Parlement, dans les journaux, voire même dans un tas de gros livres, que la race française est dénuée de toute aptitude coloniale »^[14].

François de Mahy ne manque pas une lettre pour dénoncer le rôle des Britanniques et des Protestants hostiles à la colonisation française. Visitant l'île de Sainte-Marie, il nous offre quelques lignes sur le détail de la culture des vers à soie et la potentialité de cette ressource pour l'industrie française. Le propos sert d'introduction à un long paragraphe à charge contre le poids des missionnaires anglais et les sociétés bibliques françaises. De Mahy reprend les habits du colonial et du républicain pour accuser ce chœur de la conspiration qui « répètent que n'avons aucun droit sur ce vilain pays ». Il dénonce en note les récentes publications anglaises hostiles aux desseins de la France. Le conte connaît aussi « ses éléments perturbateurs » avec brigues, complots, trahisons, dénonciations... François, l'intransigeant, exige alors les peines les plus sévères et se satisfait de l'exécution des félons.

« La mollesse du ministère fait que tout ce qu'il y a d'étrangers à Madagascar se moque de la France et nous trahit avec les Hovas sans se gêner. Les choses ont été poussées si loin que l'amiral s'est décidé à faire un exemple. Après la reconnaissance sur Farafate, dont vous connaissez déjà les détails en France, on a surpris sur un protégé anglais, commis de la fameuse maison Procter, des correspondances avec les Hovas. Cet homme a été convaincu de trahison. Il a été exécuté le 15 de ce mois. J'espère bien qu'on en fera autant aux autres traîtres qu'on pourra attraper. Si l'on avait passé le dévot pharmacien Shaw par les armes au lieu de lui donner vingt mille francs, il n'aurait pas fait école et nos affaires auraient mieux marché ici ».

L'AMBLYOPIE COLONIALE

Maître de mot de ce livre : l'excellence (« Impression excellente », « Excellente ambiance », « Le climat est excellent », « Les Malgaches de Sainte-Marie sont des êtres excellents », « Madagascar est le pays par excellence des vers à soie », « Les Sakalaves rendent les plus excellents services »...).

Dans ce conte de l'excellence coloniale, l'auteur affirme cette invariable continuité entre les deux îles (continuité entre La Réunion et Madagascar dans le boire et le manger, continuité avec les hommes : affection pour les Volontaires, continuité

[13] P. 71.

[14] P. 92.

des paysages...). La Grande terre malgache est proposée comme une continuation de la terre réunionnaise, prolongement d'une vieille colonie française qui a des droits sur le devenir de Madagascar. Le paysage témoignerait d'ailleurs de cette unité. Les maisons de Tamatave ressembleraient à celles de St Denis et St Pierre... («*À Tamatave, l'aspect du pays plantureux, serait une copie du magnifique panorama des Hauts de St Pierre du côté de Montvert*»).

Double mouvement de son argumentation : pour assurer la conquête, La Réunion-la similaire doit être davantage qu'associée ; elle a une vocation à participer à la conduite des opérations et à la future mise en valeur. Dans cette guerre, il compte sur ces hommes qu'il nomme «*les volontaires de l'Île Bourbon*». Ses «*auxiliaires*» sont en bonne place dans les pages de ses lettres coloniales. L'aventure malgache des Français de La Réunion doit s'appuyer sur les élites créoles. Il y a là de belles images, «*daguerréotypes épistolaires*», de la société coloniale (et de quelques figures) réalisées à partir de ces personnages que sont le commandant Wickers («*créole de Bourbon*»), les familles de Sainte-Marie et des descriptions faites lors du *Kabar* tenu sous la varangue de César Pépin en présence des familles Caltaux et Faber. Fierté de l'engagement de ses compatriotes, qu'il met à l'honneur lors d'une question à l'Amiral Galibert lors d'une séance de la Commission de Madagascar à la Chambre des députés en juin 1884 : «*Monsieur l'amiral, en ma qualité de créole de Bourbon, voulez-vous me permettre de vous adresser une dernière question ? Avez-vous été content de nos volontaires ?*»^[15].

Les volontaires venus de l'île de La Réunion sont pour «*la plupart de beaux jeunes gens, à l'air martial et solide*».

Dans cet état de partielle cécité intellectuelle, De Mahy gomme tous les problèmes de la guerre. Rien à signaler : la colonisation est possible et attendue, «*un désir de colonisation, double celui de la France et des populations malgaches*». À l'exception de l'indéniable échec de Farafate, humiliation difficile à occulter, il n'y a ni défaites, ni malades, ni blessés, et le «*le général fièvre*» n'est pas convoqué, il est absent d'une île décrite sans danger : ni paludisme, ni hostilités.

À le lire : «*Tout le monde a bonne mine et assure que le climat de ce pays n'est pas mauvais*», et «*se moque de la prétendue insalubrité*» alors que dans son rapport fait à la Commission d'enquête, l'amiral Galibert note que «*la moitié des effectifs de la garnison se retrouvait alitée pendant l'hivernage*»^[16].

L'ancien médecin s'aveugle et entre dans le registre commun, comme un cas classique dans l'étude du colonialisme, des regards marqués par une amblyopie coloniale des plus contemporaines de la fin du XIX^e siècle.

LA POPULATION MALGACHE

Quant à la population, globalement absente de ses regards, elle est d'abord une alliée. Elle est décrite comme douce et attachée à la France («*La plus douce population noire qui soit au monde*»). Hormis chez les Hovas, partout existe un désir de France. La vision de François de Mahy, sans nul doute, opère de manière sommaire

[15] Séance du mercredi 11 juin 1884 à l'Assemblée nationale.

[16] Voir le travail très précis de Claude Bavoux, p. 145. Et lorsqu'il doit reconnaître les maladies qui touchent le corps expéditionnaire, il en rend responsable une épidémie importée de France.

une distinction entre le traître Hova et l'excellence des populations Sakalaves. La plume du député-voyageur propose aux Sakalaves l'esclavage et la barbarie avec les Hovas ou l'œuvre civilisatrice. Lors de son arrêt à Vohémar, il adresse à sa famille un courrier consacré à une visite du village. La France déborde de bonnes attentions et déverse les offrandes de sa civilisatrice pensée...

« Depuis l'occupation, les mœurs des Sakalaves se transforment. La plupart ne couchent plus sur des nattes de terres ; ils ont des lits avec des moustiquaires, des chaises, de la vaisselle », concluant *« la civilisation les gagne avec une remarquable rapidité »*

Il ne s'agit plus d'un regard mais d'un imaginaire avec ses règles dans la construction du récit : le conte colonial !

« Et l'on ose dire que les Français n'ont pas le génie de la colonisation »[17]. *« Les Sakalaves sont contents et promettent fidélité. Le fait est qu'ils sont bien plus heureux que du temps des Hovas. La corvée n'existe plus. Toutes les fois que l'autorité française leur demande un service et les fait travailler, ils sont bien nourris et bien payés. Les Hovas les traitaient comme des bêtes de somme et ne leur donnaient même pas la nourriture »*[18].

Portraits des plus enchanteurs des relations et des propos échangés. Ainsi ce chef de village, proche de Diego-Suarez, qui le charge de *« dire aux chefs de France que les gens du pays sont bien contents de l'expulsion des Hovas oppresseurs et voleurs et qu'il faut que les Français ne quittent plus le pays »*

Parfois, la pensée du colonisateur ne peut occulter le véritable projet et la dimension des intérêts français. *« Quel parti notre cher pays de France pourra tirer d'un sol pareil et d'une population aussi maniable, dès que notre pauvre gouvernement saura avoir une politique coloniale »*[19].

La missive familiale prend d'ailleurs parfois les allures de profession de foi enflammée à enregistrer au Barodet. Il ne s'adresse plus à sa femme ou ses filles mais explose *« Vous entendez bien, n'est-ce pas Français, mes frères ! »*. La phrase paraît avoir été ajoutée avant qu'il ne dépeigne un pays de cocagne où *« tout ce qui est nécessaire à la vie, pousse à profusion, à ne savoir qu'en faire »*[20]. C'est Madagascar la riche qui s'offre alors aux émigrants français : *« Ce pays à peu près inexploité, encore tout neuf, ce sol vierge, est à nous depuis plus de deux cents ans. Il nous appartient, il est notre propriété »*[21].

AU-DELÀ DE LA PRÉSENTE FRONTIÈRE...

Au cours de ces semaines passées dans ce voyage autour de Madagascar, François de Mahy exprime incessamment sa volonté de repousser les limites d'un espace côtier où la France est cantonnée.

[17] Livre de François de Mahy, p. 84 (Océan Éditions).

[18] *Ibid.*, p. 93.

[19] *Ibid.*, p. 95.

[20] *Ibid.*, p. 103.

[21] P. 104. Et d'ajouter *« La négligence ou l'impéritie de nos gouvernants a failli nous le faire perdre. Allons nous le lâcher aujourd'hui ? »*.

Au-delà des positions, il dessine déjà les contours d'une colonisation et la nouvelle frontière française sur le sol de la Grande Île. Dans ses lettres, il projette dans l'espace son appétence de conquêtes et d'actions : regards prospectifs du bâtisseur. Ces lettres rappellent à ses filles, et au-delà aux politiques français, le potentiel malgache. Il ne cesse de fonder en pensée et d'aménager les espaces autour d'une ambition française dans ce sud-ouest de l'océan Indien. La Réunion jouerait alors ce rôle de relais aux côtés de la France.

Diego-Suarez est, au point de vue militaire, décrit comme « *une perfection* » pour le futur « *grand établissement naval* » de la Grande France. Pages de passion (passion pour Madagascar et pour la République française) et vision de l'architecte colonial dans cette partie du monde.

« De l'avis des marins, Diego-Suarez est, au point de vue militaire, le lieu le plus propre à former un grand établissement naval. C'est mieux que Sydney, mieux que Rio de Janeiro, mieux que Sébastopol, mieux que Brest, Lorient, Rochefort, Cherbourg ou Toulon. C'est une réunion de cinq rades magnifiques et de ports naturels qui auraient pu être rêvés par le génie d'un Richelieu, d'un Colbert, d'un Napoléon Ier. Le climat est bon, le pays aux alentours riche et salubre : c'est une perfection »^[22].

Le député français, réunionnais, dessine, élabore, installe, fait et refait la carte des futures implantations. Sur le cap de Diego, De Mahy place l'hôpital, le casernement, le fort, le parc à charbon. Pour Nossi Bé, « *cet entrepôt considérable* », il envisage une relation avec Diego-Suarez. Ainsi ces deux pôles, reliés l'un à l'autre par un canal de cinq ou six kilomètres, qui mettrait le fond de la baie en communication directe avec le canal Mozambique, « *réaliseraient la conception la plus parfaite de deux grands établissements militaires et commerciaux se complétant l'un par l'autre et qui rendraient la France maîtresse de la mer des Indes* ». Jusqu'aux détails, le regard de De Mahy dispose sur le terrain les équipements et les infrastructures que la France construirait (terrain de course sur une plaine, industrie du sucre, de la vanille, du café dans le nord de Madagascar...).

CONCLUSION

La domination coloniale de la France, François de Mahy l'exprime lors d'un passage particulier de son livre. Il y décrit une journée d'attaques contre les positions hovas dans la région de Majunga. Descriptions romanesques d'une « *sortie militaire* » où se profilent l'état d'esprit des conquérants et le profond mépris des colons pour leurs adversaires. À l'évidence, tout le livre de François de Mahy mérite une adaptation cinématographique, mais ce tableau de la société française à Madagascar (élus réunionnais, autorités militaires, notables locaux...) pendant le temps d'un repas sur **La Redoute** constitue un moment particulier, une scène riche d'enseignements dans ce conte colonial.

Extrait de sa lettre du 1^{er} novembre 1885.

« ...À dix milles plus loin, nous nous sommes trouvés en face du village de Mahévarana, défendu par trois batteries, dont deux sont casematées. Nous nous sommes approchés à mille mètres ; c'est pendant qu'on se dirigeait sur le village que j'ai tiré

[22] F. de Mahy, *Autour de l'île Bourbon et de Madagascar*, Paris, Honoré Champion Éditeur, 1994, p. 108-109.

cinq coups de canon. Je suis monté dans la hune pour tirer avec le canon-revolver. Pendant que nous étions le plus près, un obus hova a passé au-dessus de notre canonnière et a éclaté dans l'eau, entre **la Redoute** et nous, à une cinquantaine de mètres à peu près. D'autres obus ont passé assez près de **la Tirailleuse** et de **la Redoute** ; aucun ne nous a atteints. Et pourtant MM. les Hovas ont eu toutes les facilités pour nous viser à leur aise, car nous avons mouillé à douze cent mètres de leurs batteries, et nous avons cessé le feu pendant notre déjeuner, afin de leur montrer qu'à notre départ nous ne battons pas en retraite, mais que nous nous retirions, selon notre bon plaisir. On a installé la table sur le pont, à l'arrière de la canonnière, et le commandant Lacourné nous a offert un fort beau déjeuner, que nous avons dégusté deux heures durant. Nous avons eu, en outre des hors-d'œuvre, du pâté de foie gras, des saucisses truffées, du pillau de riz, des salmis de canard, une superbe dinde, etc., de la confiture de coco et des mangues au dessert ; Bordeaux rouge, Sauterne, Champagne. Au moment où sautait la première bouteille de Champagne, un obus hova est tombé à l'eau et a éclaté à dix mètres de nous. Ce fut leur coup le mieux visé, avec un autre qui a ricoché devant **la Redoute**. Pendant tout notre repas, ils nous ont ainsi canonnés sans succès. Après notre déjeuner, nous avons levé l'ancre et nous les avons gratifiés d'une canonnade et de feux de salve bien nourris. Je pense qu'ils n'ont pas été fâchés de nous voir partir. En descendant, nous nous sommes approchés à deux mille mètres d'Amboutoukeli et nos pièces ont de nouveau tonné. La plupart de nos coups ont bien porté, et je pense que l'ennemi a dû en souffrir considérablement. La maison de leur colonel a été criblée à voir le jour à travers. On ne pouvait pas mieux fêter la Toussaint. Mais, il faut avouer que la réputation d'excellents artilleurs de MM. les Hovas est quelque peu usurpée... ».

En publiant son ouvrage en 1891, le député de La Réunion maintient sa pression politique sur les gouvernements français. Madagascar lui apparaît comme la base de la puissance tricolore face aux Britanniques dans tout le sud-ouest de l'océan Indien. De Mahy, et le lobby colonial participent ainsi, avec la publication de son ouvrage, à la définition de cette ambition appuyée par la classe dirigeante de l'île de La Réunion. Ces pages expriment la pensée coloniale des élus républicains (proches de Ferry et de Gambetta) et s'inscrivent dans cette « grande œuvre » des récits de voyages et des textes coloniaux de la troisième République.